

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir. Un An en Ville . . . \$ 4.00 Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTAWA Edition Hebdomadaire du Journal LE CANADA. ABONNEMENT Un An en Ville . . . \$ 2.00 Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 55

OTTAWA, SAMEDI 28 MARS 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LES MEMOIRES DU Prince de Talleyrand

EN AMERIQUE. Après quelques semaines de navigation, je fus un matin réveillé par le cri que je redoutais de Terre! Le capitaine de l'équipage et les passagers, tous montrant la joie la plus impatiente. En montant sur le pont, j'aperçus en même temps et le pilote qui venait pour nous faire remonter la Delaware, et un vaisseau qui quittait les caps. Je demandai au pilote quelle était la destination du bâtiment que je voyais. Il me dit qu'il faisait voile pour Calcutta. J'envoyai sur le champ au capitaine de ce navire une banque, pour lui faire demander s'il voulait prendre encore un passager. La destination du bâtiment m'importait peu; le voyage devait être long, et ce que je voulais, c'était ne pas quitter la mer. Le nombre des passagers se trouvant complet, il fallut me laisser conduire à Philadelphie.

Je songai à m'éloigner de Philadelphie. Je voulais essayer de me fatiguer; je proposai à M. de Beaumetz et à un Hollandais, nommé M. Heydecker, de voyager dans l'intérieur des terres avec moi. Ils acceptèrent, et je dois convenir que des les premiers jours mon entreprise me plut. J'étais frappé d'étonnement; à moins de cinquante lieues de la capitale, je ne vis plus de traces de la vie des hommes, je trouvais une nature toute brute et toute sauvage; des forêts aussi anciennes que le monde; des débris de plantes et d'arbres morts de vétusté, jonchant le sol qui les avait produits sans culture; d'autres croissant pour leur succéder et devant périr comme eux; des lianes qui souvent s'appesantissaient à notre passage; les bords des rivières tapissés d'une verdure fraîche et vigoureuse; quelquefois de grands espaces de prairies naturelles; en d'autres lieux des fleurs nouvelles pour moi; puis des traces d'organes anciens qui avaient renversé tout ce qui était sur leur passage. Ces longs abatis de bois dans une direction régulière attestent l'étonnant pouvoir de ces terribles phénomènes. Si l'on atteint une petite élévation, l'œil s'égare à perte de vue de la manière la plus variée, et la plus agréable. Les cimes des arbres, les ondulations du terrain qui seules rompent la régularité d'espaces immenses, produisent un effet singulier. Notre imagination s'exerçait alors dans cette vaste étendue; nous y plaçons des cités, des villages, des hameaux; les forêts devaient rester sur les cimes des montagnes, les coteaux être couverts de moissons, et déjà des troupeaux venaient paître dans les pâturages de la vallée que nous avions sous les yeux. L'avenir donne aux voyages dans de pareils pays un charme inexplicable. Tel était, disais-je, il y a peu de temps, l'emplacement où Penn et deux mille expatriés jetèrent les fondements de Philadelphie, où quatre-vingt mille habitants déploient aujourd'hui tout le luxe de l'Europe. Tel était, il y a peu d'années, la jolie petite ville de Bethlehem, dont les Moraves qui l'habitent font déjà admirer la propreté des maisons, ainsi que l'étonnante fertilité du territoire qui l'entoure.

...J'étais à peu près au bout de ce que je voulais apprendre en Amérique; je venais d'y passer près de trente mois, sans autre but que de n'être ni en France, ni en Angleterre, et sans autre intérêt que celui de voir et de connaître ce grand pays dont l'histoire commence. L'incertitude dans laquelle les nouvelles d'Europe laissent moi avenir, m'engagea à me livrer à une spéculation qui, conduite avec habileté et économie, pouvait m'être fort avantageuse. Je devais aller moi-même aux grandes Indes sur un bâtiment que j'avais fait acheter dans la cargaison duquel plusieurs grandes maisons de Philadelphie et quelques capitalistes hollandais avaient pris un intérêt. Mon bâtiment était chargé; j'étais au moment de partir, lorsque je reçus un

décret de la Convention qui m'autorisait à rentrer en France.

RETOUR EN FRANCE

Il avait été rendu sans aucune sollicitation de ma part, à mon insu, sur la proposition de MM Chénier et Daunou que je connaissais à peine, et pour lesquels, quelque différentes que puissent être nos opinions, je conserverai toujours de la reconnaissance. Il fallait en profiter, ou dire à la France un éternel adieu. M. de Beaumetz, que j'avais associé avec moi dans ma grande spéculation, fit à ma place le voyage de l'Inde où il est mort. Je me séparai avec peine de M. de la Rochefoucauld à qui j'étais fort attaché, et de M. Hamilton qui tendra toujours une grande place dans mes souvenirs. Je m'embarquai sur un assez mauvais vaisseau danois qui faisait voile pour Hambourg.

Je voulais, avant de rentrer en France, savoir ce qui s'y passait. Mme de Flahaut, qui était à Hambourg, me parut peu disposée à me l'apprendre, car elle m'envoyait, lorsque j'étais encore dans l'Elle, un message, dont M. de Riccò eut la simplicité de se charger, pour m'engager à ne pas descendre à terre et à retourner en Amérique. Son motif, disait-elle, était qu'elle pressait pour m'avoir été fort attachée, et elle craignait que, par cette raison, je ne fusse un obstacle à son mariage avec M. de Souza, ministre de Portugal. Je crus pouvoir sans indécence résister aux singulières raisons que M. de Riccò me donnait, et je restai un mois à Hambourg, entouré de personnes qui ne m'insistent pas plus que moi au mariage qu'elle contracta depuis avec le bon M. de Souza. Je revis là aussi Mme de Genlis, que je ne trouvais toute semblable à ce que je l'avais connue à Sillery, à Bellechasse et en Angleterre. La dixième dans les natures composées tient à leur souplesse.

De Hambourg je me rendis à Amsterdam où je restai quinze jours, et de là à Bruxelles où je m'arrêtai assez pour m'arriver à Paris, comme j'en avais le projet qu'au mois de septembre 1796. On avait formé à Paris un institut national des sciences et des arts; l'organisation seule de cet institut suffisait pour faire juger de l'esprit qui régnait en France. On l'avait divisé en quatre classes. Celle des sciences physiques tenait le premier rang. Celle des sciences politiques et morales n'était qu'un second. On m'avait nommé membre de cette classe en mon absence. Pour payer mon tribut d'académicien je lus à deux différentes séances publiques, deux mémoires l'un de l'autre, deux mémoires qui attirèrent assez l'attention. L'Amérique septentrionale était le sujet du premier, et le besoin de colonies pour la France, le sujet du second. Je m'étais occupé d'un troisième sur l'influence de la société en France. L'ouvrage, pris un peu trop dans mes souvenirs, parut à mes amis ne pas être adapté à un temps où la France était gouvernée par le Directoire. Je le laissai donc là.

Le Sang de Chevres

EXPERIENCES DE NANTES Nantes 9 mars 1891.

Le traitement de la tuberculose est décidément, depuis quelque mois, la grosse préoccupation du monde savant. Après les expériences un peu confuses et généralement malheureuses du docteur Koch, on nous annonçait hier celles du docteur Liebreich. Que valent-elles? Ceci est encore un mystère; et voici qu'on nous informe de l'entrée en scène d'un troisième médecin berlinois, le docteur Ewald, chef d'un des services de l'hôpital Augusta, à qui semblerait réservé, si nous en croyons l'affirmation de quelques Allemands, l'honneur d'avoir découvert le remède définitif de l'horrible mal. Les médecins français, de leur côté, ne sont pas restés inactifs, et ils seraient en effet bien coupables de l'être; le tiers des décès chez

les adultes, moitié des décès de l'enfance, dus chez nous à des affections tuberculeuses. Micheli qui n'était point médecin, mais qui passe pour avoir eu l'intuition d'un certain nombre de vérités, écrivait que les races latines étaient condamnées à périr par la phthisie. Qui sera le sauveur? Sera ce Mathieu d'Estissac? J'en doute. Il est tombé depuis quelques mois dans un silence qui m'inquiète un peu. Sera-ce le docteur Bernheim? Je l'ignore. Sera-ce MM. Bertin et Picq, de Nantes? Je n'en sais rien non plus et je dois dire, à la louange de ces messieurs qu'ils n'apprécient eux-mêmes leur méthode qu'en des termes empreints d'une réserve et d'une modestie extrêmes. Il est cependant incontestable que ceux-là sont arrivés à de saisissants résultats. Ils les ont exposés, ce matin, en une conférence qui a eu lieu à l'hôpital Saint-Jacques et où avaient été convoqués, outre les médecins militaires et civils de la région plusieurs notables nantaises et quelques journaliers.

Le Figaro s'était rendu avec empressément à l'invitation de MM. Bertin et Picq. Je ne puis malheureusement juger leur œuvre qu'en profane et aussi superficiellement que le comportent les exigences d'un reportage télégraphique. Il m'a paru cependant que cette conférence était un chef-d'œuvre de lucidité et d'honnêteté, et qu'il était impossible d'énoncer plus modestement des vérités plus nettes.

M. Georges Bertin est fils d'un médecin nantais et nantais lui-même; il a environ cinquante-cinq ans et a été au lycée de Nantes, me dit-on, le condisciple du général Boulanger. Je souhaite à ses expériences plus de succès que n'en ont eu, sur un champ différent, celles de son camarade de classe de jadis. C'est un petit homme alerte, aimable et simple, à la face ronde et rasée, à la voix douce au geste court; une figure très sympathique et pas banale du tout. Il est médecin des hôpitaux et il est chargé, à l'Ecole de médecine de Nantes du cours d'hygiène; il est très instruit et il a, me dit-on, à Nantes, une forte clientèle qu'il n'abandonnera point. C'est en même temps qu'un travailleur un modeste que les lauriers parisiens ne tentent pas.

Son collaborateur, M. Picq, est un jeune homme de trentedeux ans originaire de Montauban. Le type du Meridional, robuste audacieux et actif. M. Picq est vétérinaire et depuis 1884, directeur du service sanitaire à l'abattoir de Nantes. Comme il arrive presque toujours, la collaboration de ces deux savants est née d'un hasard. M. Bertin, amené à donner ses services à un grand nombre de tuberculeux, étant préoccupé par l'idée que peut être entre les causes connues qui déterminent l'affreuse maladie, contamination par les crachats, hérédité, absorption du lait de vaches tuberculeuses, l'inoculation d'un vaccin provenant de génisses, maisales était aussi une cause de contagion.

Il s'agissait donc de constituer un vaccin de la génisse cell d'un animal à la fois propre à recevoir ce vaccin et à le transmettre et réfractaire à la tuberculose. L'animal réfractaire à la tuberculose, M. Picq le connaissait, c'était la chèvre. Il ne s'agissait plus que de savoir si la chèvre était apte à recevoir et à transmettre pur le virus vaccinal. Des expériences commencées en 1888 furent répétées pendant deux ans. Le succès fut complet. La chèvre était à la fois réfractaire et crible de vaccin.

La découverte fut soumise à l'Académie de médecine qui n'attesta la précieuse authenticité. MM. Bertin et Picq ne pouvaient pas s'arrêter en si bonne voie. Ils pensèrent: si le sang de la chèvre est bactéricide, pourquoi ne pas l'employer sous forme d'injection ou de transfusion au traitement des tuberculeux? Et bravement on se mit à l'œuvre. On inocula à des centaines de lapins et de cobayes, sous forme de crachats de phthisiques, dilués dans l'eau pure, le bacille mortel. Puis le sang de chèvre. On constata que chez tous on avait créé

l'immunité absolue de la tuberculose. Les lapins, sur qui la transfusion n'était point opérée, mouraient tous. Les autres engrais saient joyeusement.

MM. Bertin et Picq abordèrent alors la troisième partie de leurs expériences. Ils demandèrent non plus un cobaye, mais un homme à inoculer. Ceci se passait le trois décembre 1890. Un Nantais, âgé de vingt-cinq à trente ans, soigné par eux et alté depuis deux mois, se présenta. Au moment d'opérer le malheureux, les médecins eurent peur. La transfusion m'avait-elle celle-là même que le docteur Bernheim a expérimentée ces jours-ci. leur sembla pleine de dangers. Ils préférèrent alors recourir à la simple injection sous-cutanée ou, suivant leur expression, intra-musculaire. L'expérience réussit. J'ai vu tout à l'heure, à l'hôpital Saint-Jacques, le malade de MM. Bertin et Picq. Il a quitté son lit et repris son travail.

Deux autres jeunes hommes nous ont été présentés qui ont subi avec le même succès le traitement par le sang de chèvre. Jusque-là cinquante malades ont été traités par MM. Bertin et Picq. Vingt-deux ont passé par l'hôpital et ont été l'objet d'observations cliniques minutieuses dont MM. Bertin et Picq nous ont donné lecture ce matin et qui seront publiées prochainement.

Après la conférence, nous avons été conduits auprès des malades en traitement et l'un d'eux a reçu l'injection sous nos yeux. Rien de plus simple. La chèvre, rasée au cou, est amenée au lit du patient; une lampe à esprit de vin est allumée, on place-dessus d'elle une gamelle pleine d'un liquide antiseptique chauffé à la température du sang de l'animal (environ trente-sept degrés) et dans lequel sont placés une seringue Pravaz et le verre destiné à recevoir le sang. Une fois l'instrument lavé et le verre chauffé, l'opérateur, M. Picq, saigne la chèvre à la veine jugulaire au moyen de la lancette triangulaire très courte appelée flamme, que les vétérinaires emploient à ces sortes d'opérations. M. Bertin pompe immédiatement le sang, fixe rapidement l'aiguille à la seringue et pratique l'injection à la région supérieure et externe de la cuisse.

L'opération ne cause aucune douleur au malade; tout au plus a-t-elle déterminé quelquefois un peu d'urticaire ou de légers abcès. Elle est recommencée tous les quinze jours. MM. Bertin et Picq ont inoculé jusqu'à présent quinze grammes de sang de chèvre à leurs malades. Ils pensent que dix grammes pourraient suffire. Chez tous les opérés les mêmes phénomènes se produisent: abaissement de la température, retour des forces et de l'appétit.

Le jeune tuberculeux qui a été injecté ce matin, et qu'on croyait perdu il y a deux mois, a engraisé de vingt deux livres depuis le commencement du traitement. Deux décès seulement ont été constatés sur cinquante cas depuis décembre. Les deux malheureux, un homme et une femme, avaient été amenés mourants à l'hôpital. Le sang de chèvre n'a pas eu le pouvoir de les ressusciter.

En somme, il y a là de curieux résultats acquis. MM. Bertin et Picq ne s'en exagèrent point la valeur. «Le temps seul et l'observation, disent ils très modestement, nous fixeront sur la qualité de notre découverte.» En attendant, ils travaillent, et il n'est pas mauvais d'ajouter qu'ils travaillent à leurs frais. De ferventes jalouses locales les environnent. L'Ecole de médecine de Nantes s'est absolument désintéressée de leurs travaux et la bonne municipalité affecte d'ignorer qu'ils existent.

Au fond, cela vaut peut-être mieux pour eux. L'œuvre du docteur Koch nous a montré quels mauvais services rendent le plus souvent à un inventeur les enthousiasmes prématurés et certaines maladroités protections. EMILE BERR.

CE QUE COUTE LE GOUVERNEMENT AUX ETATS-UNIS

Le sénateur Carlisle vient de publier une statistique intéressante dans le Forum du mois de février. Pendant que la population des Etats-Unis en 1890 n'était que de dix fois aussi grande qu'en 1790 les dépenses du gouvernement national non compris les paiements sur l'intérêt et le principal de la dette publique, étaient plus de cent trente fois aussi considérables.

En d'autres termes, la population s'est accrue de 3,920,214 qu'elle était en 1790, à 62,480,640 en 1890, pendant que les dépenses annuelles ordinaires, qui étaient en 1790, de \$1,919,502 s'élevaient à \$261,637,203. Si nous prenons l'année 1810 vingt ans après l'adoption de la constitution, nous trouvons que la population était de 7,239,881 Ames et que les dépenses étaient de \$5,312,082 ou 73 cents par tête. En 1890, 80 ans plus tard, la population était moins de neuf fois aussi considérable qu'elle était alors mais les dépenses ordinaires étaient de 48 fois aussi fortes et s'élevaient à \$419 par tête.

Depuis 1830 jusqu'à 1840, la population augmenta de 32 67 pour cent; depuis 1840 jusqu'à 1850, période pendant laquelle eut lieu la guerre du Mexique, la population augmenta de 35 87 pour cent et les dépenses de 58 pour cent. Mais de 1880 à 1890, période de paix profonde, la population augmenta de 24 57 pour cent, et les dépenses de 55 pour cent.

Les dépenses ordinaires pour l'année financière courante, 1891, seront au moins 12 pour cent plus fortes qu'en 1890 bien que la population comme le démontre le dernier recensement, se soit accrue dans une proportion inférieure à 21,7 pour cent.

AGRICULTURE

Dans une exploitation agricole, le travail n'est pas assujéti à une marche uniforme comme dans une fabrique; on ne saurait déterminer cet emploi d'une manière précise; mais on doit autant que possible satisfaire aux conditions suivantes: 1. Eviter d'entreprendre plus de travaux qu'on a de force à y consacrer.

2. Appliquer à chaque opération le nombre de bras nécessaire; mais ne jamais marcher la main d'œuvre. 3. Faire marcher les travaux suivant leur importance, et réserver pour des temps de loisir ceux qui peuvent être remis sans inconvénient.

4. Ne jamais remettre au lendemain les travaux qu'on peut exécuter à propos. 5. Disposer la succession des opérations de manière qu'il n'y ait pas de temps mal employé, tant par les hommes que par les animaux de travail.

DE L'EAU BOUILLIE DANS L'ALIMENTATION

Des recherches var èes ont amené M. Guimard à formuler les conclusions suivantes: Parmi les procédés de purification de l'eau, l'ébullition paraissant le plus sûr, le plus simple et le plus à la portée de tous, il y a lieu d'en vulgariser l'emploi, et cela d'autant plus qu'il ne modifie pas ou très peu la qualité de l'eau de buisson. Contrairement à ce que l'on croyait, la richesse en sels d'une eau bouillie est toujours suffisante, et diffère peu de celle de la même eau avant l'action de la chaleur. Les gaz dissous dans l'eau ne sont jamais tous expulsés par l'ébullition, même prolongée, et il suffit de laisser refroidir l'eau au contact de l'air et surtout de prolonger ce contact dans un endroit frais, pour que la majeure partie de gaz chassés par la chaleur entre de nouveau en dissolution.

Simple remarque d'un touriste: — Quand on voyage dans les montagnes de la Suisse on peut se rendre exactement compte de l'élévation de l'altitude par l'augmentation des notes d'hôtel.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES! MEUBLES! Nouveaux et a Grand Marche.

AMUELEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COU. CHEZ DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

Avis de Deménagement.

Je viens de transporter tout mon stock de Peintures, Vitres, Papiers Tentures, etc., au magasin si vaste et si propre qui porte le No. 70, rue Rideau. Ayez l'œil sur les avantages offerts dans la ligne des Papiers Tentures Tapisseries.

J. B. DUFORD, 108 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage et de décorer les pans de vos appartements. C'est aussi le temps avant qu'il y ait foule de laisser vos commodes de

Tapisseries, Blanchissage, Teintage et de Peintures DE TOUTES SORTES. Estimés fournis.

I. F. BELANGER, 159 Rue Bank. Téléphone No. 92.

Rabais Special

ARTICLES D'ARGENTERIE

HORLOGES

A. & A. McMillan

98 Rue Rideau.

Bijoutiers en Gros et en Détail.

NOUS ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures Canadiennes et Américaines.

On trouvera nos prix bas.

Ceux qui veulent de ces VOITURES D'ENFANTS économiseront en venant les acheter maintenant.

COLE'S

National Mfg. Co.

100 RUE SPARKS.

PLUS D'ASTHME

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes: Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines 234 rue Wellington.

Agents de célèbres fournaises "Superior Jewel"

KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever discovered in the treatment of all the various forms of Spavin, Bone Spavin, etc.

Office of Charles A. Stevens, Inventor of Kendall's Spavin Cure, 125 West Madison Street, Chicago, Ill., Nov. 10, 1890.

Dear Sir: I have always purchased your Kendall's Spavin Cure, and have cured many cases of Spavin, Bone Spavin, etc. I would like to refer to your name in the future, and I have found it to be a sure cure, and I would recommend it to all my friends.

Yours truly, CHAS. A. STEVENS.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. R. J. Kendall, Co., Brockton, N. Y., November 3, 1890.

Dear Sir: I desire to give you my testimonial of my good opinion of your Kendall's Spavin Cure. I have cured many cases of Spavin, Bone Spavin, etc. I would like to refer to your name in the future, and I have found it to be a sure cure, and I would recommend it to all my friends.

Yours truly, A. R. GILBERT, Manager Troy Laundry Building.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Dr. R. J. Kendall, Co., Brockton, N. Y., Dec. 10, 1890.

Dear Sir: I feel it my duty to say what I have done with your Kendall's Spavin Cure. I have cured many cases of Spavin, Bone Spavin, etc. I would like to refer to your name in the future, and I have found it to be a sure cure, and I would recommend it to all my friends.

Yours truly, ANDREW TURNER, Horse Doctor.

KENDALL'S SPAVIN CURE.

Price per bottle, six bottles for \$5. All Druggists have it for sale. If you wish to order, send me your address on receipt of price by the proper care. Dr. R. J. Kendall, Co., Brockton, N. Y.

SOLD BY ALL DRUGGISTS.

HOTEL SAINT LOUIS

43-45 Rue YORK, OTTAWA.

Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout au neuf.

ISRAEL MOREAU, (Du Montreal Hotel, rue Queen Ouest.) PROPRIETAIRE.

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Entrounements Maux d'Yeux Hémorrhoides Hémorrhagies Inflammations

SERVEZ-VOUS de POND'S EXTRACT

Depositaire: Pond's Extract, No 10, rue Wellington.

DISPONIBLE